JEAN-CHRISTOPHE CHAUMETTE

LE NEUVIÈME CERCLE

L'IMPOSSIBLE QUÊTE

voy'[el]

© Editions Voy’el 2011

Merci d’avoir téléchargé ce titre des Editions Voy’el.
En achetant ce livre sur une plateforme légale, vous contribuez à la création artistique.
La distribution, la diffusion et la mise en place sur les plateformes numériques représentent jusqu’à 50% du prix de ce livre.
Nos auteurs gagnent, pour chaque téléchargement, 30% du prix de vente de leur roman ou recueil de nouvelles au format numérique.
N’oubliez pas que chaque livre téléchargé sur une plateforme légale est aussi pour eux une reconnaissance de leur travail. Respecter leur œuvre, c’est leur permettre d’inventer de nouvelles histoires, pour notre plus grand plaisir.

Le Neuvième Cercle – 2 : L'Impossible Quête.

Jean-Christophe Chaumette

Le Neuvième Cercle – 2 : L'Impossible Quête.

voy'[el]

Première Partie : La Prophétie.

Chapitre Premier

Vous appelez cruels les prédateurs qui se rassemblent en meutes féroces pour déchirer et dépecer leurs proies vivantes. Vous appelez cruels les barbares dont les civilisations sont dures pour les faibles et impitoyables pour les ennemis. Mais la seule finalité de la violence de ces fauves, qu'ils soient animaux ou humains, c'est la lutte pour la survie ; leur seule loi, c'est celle de la nature primitive, qui sans doute est sauvage mais n'est jamais cruelle...

Si vraiment vous voulez savoir ce qu'est la cruauté, tournez donc vos regards vers vos cités aux palais somptueux, dont les habitants pansus, aux mains grasses alourdies de bijoux, regardent sans avoir honte les enfants d'autres hommes mendier dans la rue pour ne pas mourir de faim.

Voilà la cruauté : un acte gratuit, un luxe de gens repus qui n'ont pas peur du lendemain ; un plaisir de riches...

Le cycle des civilisations, Marok Ravon

Les barbares nous traitèrent comme on ne traite pas des hommes : sans violence, sans mépris, mais avec cette froide indifférence qu'on réserve au bétail. Ils nous donnèrent des sandales de corne et de longs vêtements faits d'une sorte de laine grise et crasseuse, car il fallait nous protéger du soleil, sans quoi nous eûmes rapidement été brûlés, aussi sûrement que par le jet des bouches-flammes de guerre crachant leur liquide enflammé. Jamais je n'avais vu d'astre semblable à ce brasier immaculé suspendu à un firmament couleur de plomb, ce fanal cauchemardesque braquant sur nous son regard pesant de cruel cyclope. Je ne parvenais pas alors à comprendre comment la vie était possible dans ce monde sauvage, cette couche d'air surchauffé, écrasée entre les deux plaques d'une

presse géante, l'une de roche noire pulvérulente, l'autre de ciel et de feu...

Peu à peu, je découvrais tout ce qui m'environnait, très progressivement, très doucement, comme un malade émergeant d'un long coma. J'avais été arraché à mon palais-champignon pavé de jaspe, aux grands couloirs emplis du parfum du Thyriül, ma douce île de pierre et de musique flottant sur un océan de jardins tranquilles toujours verts, et jeté brutalement, à travers l'espace et le temps, au cœur d'un enfer noir et brûlant, comme esclave d'un peuple terrible, primitif.

Une grande agitation régnait tout autour de moi : des centaines de prisonniers, revêtus de ces djellabas qu'on nous avait données, discutaient, criaient, se lamentaient, suscitant un assourdissant tumulte qui me forait le crâne de douleurs lancinantes. Près de nous, les captifs, un important troupeau de bêtes massives à l'épaisse toison grisâtre était figé dans une étrange immobilité. Me désintéressant de mes compagnons d'infortune qui gaspillaient leur temps et leur énergie en vaines paroles, j'observai avec un grand intérêt, presque avec fascination, les lourds animaux à l'allure bougonne qui, partout ailleurs que dans ce désert sombre, eussent semblé fort laids, mais qui à moi me parurent superbes tant il émanait d'eux une grande harmonie avec leur environnement.

Leur corps, trapu, voûté, est recouvert d'une sorte de laine rêche très drue qui doit constituer une formidable isolation contre la redoutable chaleur du jour. Leurs pattes courtes et puissantes terminées chacune par trois gros doigts cornés sont sans nul doute parfaitement adaptées aux longues marches sur le sol dur et surchauffé des hautes terres. Ce qui me surprit le plus dans l'anatomie des placides bestiaux, ce fut leur appendice caudal, énorme et enflé comme une outre géante chez la plupart, plus flasque et pendant chez quelques-uns, comme si cet organe constituait leur réserve d'eau et de graisse. Ils ont un cou épais, très court, soutenant une large tête à l'aspect étrange, dont le front et le chanfrein aplatis sont couverts d'une plaque cornée semblable à un bouclier. Au milieu de ce heaume naturel s'ouvrent deux fentes étroites, des yeux au re-

gard morne, et plus bas un autre trou, une sorte d'évent ; puis la gueule, énorme, carrée...

« Aroug... », me souffla à l'oreille le commerçant qui connaissait un peu la langue des barbares.

— Aroug... Une des rares créatures qui arrivent à subsister sur cette planète ; avec les Harriks, bien sûr...

Le marchand entreprit de converser avec moi. C'était un homme cauteleux, fat et bavard, moitié Thorg, moitié Sashivas, qui paraissait avoir joui sur Tyrion d'une certaine fortune. Mais qu'importaient désormais l'argent et les titres ! Le petit homme m'importunait ; cependant, il était certainement un des très rares prisonniers à connaître un peu les Harriks, leurs coutumes et leur langage... Je décidai de surmonter l'antipathie qu'il m'inspirait, de le tolérer près de moi, et même de m'en faire un ami.

Le bavard, nommé Nésias, m'enseigna que les arougs sont d'une importance vitale pour le peuple harrik, qui en utilise la toison afin de tisser des vêtements, la peau afin de confectionner des tentes, le lait et la chair afin de se nourrir, et s'en sert de surcroît comme animaux de bât. Je devais apprendre plus tard que aroug, pour les hommes des hautes terres, est un terme général désignant toute chose vivante domestiquée, asservie, totalement exploitable, et que notamment ils appellent leurs esclaves arougs et ne les considèrent nullement comme humains.

Les Harriks revinrent parmi nous, cette fois-ci pour nous distribuer de gros ballots de cuir qui n'étaient autres que des tentes repliées. Je compris qu'il fallait les installer au plus vite pour nous protéger du soleil, car nous étions loin d'être au plein cœur du jour, et déjà la chaleur était écrasante.

Les barbares étaient vêtus de la même façon que nous. Leurs djellabas étaient plus claires, cependant, car plus récentes et plus propres. Ils portaient une large ceinture colorée à laquelle pendait un grand fourreau où dormait leur coutelas. Sans leur armure, ils étaient moins terrifiants, mais ils se démarquaient nettement du troupeau des esclaves par leur port fier et droit, leur mutisme, et l'éclat rouge de leur œil de braise

qui luisait dans l'ombre de leur capuche. Ils traversèrent nos rangs avec cette même assurance qu'ils avaient montrée en cheminant au milieu des grosses bêtes de somme, et je me souviens que je m'en étonnai alors auprès de mon compagnon. Je n'ai toujours pas oublié le ricanement grinçant et la réponse du petit bâtard :

— Que peuvent-ils craindre ? Que nous les attaquions ? Même à mains nues, même à un contre trois, ils nous extermineraient… Or, ils sont armés, et nous ne le sommes pas. Et en supposant que nous venions à bout de ces barbares, à quoi cela pourrait-il servir ? Sans eux, nous sommes condamnés à mourir dans cette fournaise... Le soleil et le désert des hautes terres sont nos meilleurs gardiens. Il n'y a que les Harriks qui puissent résister, ici ; les Harriks et leur troupeau... Nous faisons partie de leur troupeau, et tant que nous en faisons partie, nous avons une chance de survivre... Souvenez-vous-en, lumière céleste !

L'ironie de Nésias me le fit alors détester encore plus, mais je compris que ses paroles étaient justes et sensées... La plupart des esclaves se précipitèrent sur les paquetages et les déballèrent en hâte afin de dresser rapidement un abri qui pourrait les protéger quelque peu de l'ardeur du soleil. Mais ils s'y prenaient fort mal, et leurs tentes s'écroulaient lamentablement, les obligeant à recommencer leurs laborieuses tentatives, si bien qu'ils s'épuisaient en vains efforts et que nombre d'entre eux s'évanouissaient tant ils s'étaient dépensés en pleine chaleur. Nésias, quelques autres captifs et moi-même eûmes la sagesse de patienter un peu et d'observer les Harriks en train d'installer leurs abris ; puis nous les imitâmes et dressâmes aisément nos huttes de cuir.

La conception en est ingénieuse. Elles sont formées d'une double épaisseur de peaux séparées par des vessies d'arougs. La paroi des abris possède ainsi un très grand pouvoir d'isolation, grâce aux propriétés du cuir et à la présence de la couche d'air emprisonnée. Pour ériger une tente, il faut commencer par monter les arceaux de soutien constitués de côtes d'arougs emboîtées et lacées, installer la double paroi sur l'ar-

mature ainsi formée, puis gonfler les vessies. On obtient de cette façon une coupole, qui est fixée par des liens de cuir à une grande natte ronde de peaux cousues étalée sur le sol. L'étroite ouverture permet à un homme de passer à plat ventre et peut être obturée par un rideau de cuir. Un tel abri contient cinq à dix personnes allongées, et procure à ses habitants un havre de fraîcheur tandis qu'au-dehors la température devient insupportable. L'ensemble se démonte et se replie aisément, en quelques minutes.

Lorsque nous eûmes achevé l'installation de notre tente, Nésias et ses compagnons se glissèrent à l'intérieur. Avant de les rejoindre, j'observai un moment le spectacle offert par le grand campement. Tous les Harriks s'étaient retirés dans leurs abris, et les arougs avaient adopté une posture de repos : leurs pattes étaient repliées sous leur corps bossu, et ils rentraient la tête entre les épaules, si bien que seul leur épais casque de corne saillait hors de leur toison hirsute. Les animaux assoupis ressemblaient ainsi aux rondes huttes de cuir, et leur troupeau me parut un instant n'être qu'une extension du grand village de tentes. Du côté des esclaves, seuls une dizaine d'abris avaient été montés convenablement. De nombreux captifs s'affairaient encore pitoyablement autour de leurs amoncellements sans forme de peaux et d'os, et j'eus un instant le désir d'aller les aider, car il était désormais trop tard pour observer la bonne façon d'opérer. Mais le soleil approchait de son zénith, et rester au-dehors plus longtemps eût été périlleux.

Je compris alors que je devais abandonner tous les principes que mon éducation de prince d'un peuple civilisé m'avait inculqués pour ne plus être motivé que par un seul désir, une seule pulsion fondamentale éclipsant toute autre pensée, la volonté de survivre. Comment pouvais-je prétendre redevenir un homme, ici, parmi les barbares des terres noires, si des sentiments déplacés m'empêchaient d'être seulement l'égal d'un animal, aroug, capable, lui, de surmonter les épreuves du désert ? Je sus qu'il y avait devant moi un long chemin à parcourir et pris la décision d'en arriver au bout. Après un bref regard aux esclaves terrassés par la chaleur qui gisaient dans

la poussière sombre, je me glissai dans la hutte, refermai le rideau de peau et sombrai dans un sommeil sans rêves...

Les semaines qui suivirent furent un long et douloureux martyre. Nous marchions aux premières et aux dernières heures du jour, à la relative fraîcheur de l'aube et du crépuscule, dormions au cœur de la nuit noire et glacée, et lorsque la chaleur devenait telle qu'elle interdisait tout effort. Nous devions monter et démonter nos tentes, et aussi celles de nos maîtres, charger les paquetages sur les arougs, toutes choses que nous avions très vite apprises, et porter des fardeaux puisque nous n'étions rien d'autre que des animaux de bât. Les Harriks nous nourrissaient d'une bouillie faite d'un mélange de sang, de lait et de graisse d'aroug, une mixture à l'odeur écœurante qui devait à la fois nous rassasier et nous désaltérer.

Les trois quarts d'entre nous étaient morts, la plupart le premier jour pour ceux qui n'avaient pas réussi à installer leur abri. Mais quotidiennement il y avait de nouveaux esclaves terrassés par la chaleur, la faim, la soif et l'épuisement. Et chaque fois, les Harriks se livraient au même atroce manège, qui m'avait si fort épouvanté lorsque j'y avais assisté pour la première fois, mais qui rapidement m'était devenu presque indifférent.

Les barbares dépouillaient les cadavres de leurs vêtements puis les traînaient au milieu du troupeau des arougs, et les gros animaux se disputaient cette chair morte dans un concert de grognements sourds, les plus robustes repoussant les autres à coups de plaque frontale pour s'adjuger la meilleure part. Parfois, deux bestiaux de force égale saisissaient dans leurs puissantes mâchoires un morceau du même corps et tiraient jusqu'à ce qu'il se déchirât en deux avec un son effroyable. Lorsque le troupeau avait terminé son repas, il ne restait aucune trace de nos malheureux compagnons, dont même les os avaient été broyés par la formidable denture des grands animaux.

Je découvris peu à peu que les arougs, omnivores et même coprophages, sont d'extraordinaires usines à recycler les matières organiques. Aucun déchet, aucun rebut de la communauté harrik ne semble leur être impossible à ingérer, et en

revanche, ils sont utilisés au maximum par les barbares. Leur viande est consommée fraîche lors des festivités, ou séchée pour être conservée ; leur sang, leur lait, leur graisse et la moelle de leurs os servent à la préparation de bouillies riches en liquide ; leur panse devient une outre à grande capacité ; leur vessie est utilisée dans la fabrication des tentes ainsi que leur cuir ; leur laine donne les vêtements ; leurs sabots, une fois convenablement taillés, deviennent des sandales extrêmement résistantes ; leur squelette et leur casque corné permettent de confectionner de multiples objets ; leurs différentes humeurs sont d'excellents colorants ; leurs tendons forment des cordes de premier ordre ; et même les quelques parties inutilisables d'un aroug abattu ne sont pas gaspillées puisqu'elles peuvent nourrir ses congénères. La première fois que j'observai le dépeçage d'une des énormes bêtes, je compris qu'aucun esclave ne serait jamais, aux yeux des Harriks, aussi précieux qu'un aroug, et que nos maîtres nous faisaient un grand honneur en nous donnant le même nom qu'à ces extraordinaires animaux.

Je suis incapable d'attribuer une durée précise à ce premier voyage que je fis au travers des hautes terres noires, car j'avais perdu toute notion du temps, et je connais d'ailleurs aujourd'hui la durée de mon esclavage uniquement parce que mes maîtres ont bien voulu me la révéler. Ce fut une morne et pénible succession de marches dans la pénombre, d'installations et de démontages du campement, de repas toujours composés de la même infecte bouillie. Le paysage ne changeait jamais : un plateau immense, noir, s'étendant à perte de vue, interrompu par endroits par quelques blocs de roche sombre ou par une falaise vertigineuse descendant à pic vers l'effroyable pays des basses terres où la chaleur est telle que, dit-on, le sang y peut bouillir dans les veines...

Le but de notre voyage m'échappait totalement. Où allions-nous ? Pourquoi ? Je révélai mes interrogations à Nésias, dont j'avais fait mon ami. Le petit marchand, qui était devenu desséché et maladif, me répondit par son habituel ricanement, et m'expliqua que nous devions rejoindre la cité de ce fameux

seigneur de la guerre dont nous étions les prisonniers. J'avais toujours cru que Tas-Aongor était l'un des Harriks qui nous accompagnaient et fis part de mon étonnement à Nésias. Le bâtard s'esclaffa de nouveau, puis me révéla que le seigneur de la guerre était le plus puissant hamam de sa planète et que sa ville, Oul-Har-Yaïm, comprenait deux millions d'âmes, tandis que le groupe qui nous escortait n'était composé que d'à peine deux cents hommes. Je me souviens encore comment Nésias me cingla alors de ses paroles acides :

— N'avez-vous pas remarqué, bien-aimé de l'empereur, qu'il n'y a chez les barbares qui nous gardent ni femmes, ni enfants ? Et que leurs arougs sont tous adultes ? Ce n'est pas une tribu, lumière céleste, mais une escouade de soldats !

— Pourquoi le vaisseau ne nous a-t-il pas déposés dans la cité même de Tas-Aongor ?

— Judicieuse question, votre grandeur... Aujourd'hui, nous sommes encore une cinquantaine de captifs ; au début, nous étions près d'un millier... Ceux qui atteindront Oul-Har-Yaïm feront de bons esclaves. Les autres... De la nourriture pour leurs bestiaux, rien de plus...

— Mais ...

— Si nous avions atterri tout de suite à destination, la sélection n'aurait pas été assez... sévère. Ce voyage est un moyen d'éliminer rapidement les bouches inutiles...

— Crois-tu que nous arriverons bientôt à Oul-Har-Yaïm ? La cité est-elle en plein désert ?

— Mais où voulez-vous qu'elle soit, lumière céleste ? Ici, il n'y a que le désert. Rien d'autre... Quant à savoir si nous sommes près… Les Harriks sont un peuple de nomades, et leur nom signifie : chasseurs de nuages... Ils passent leur vie à errer sur les hautes terres pour trouver l'eau du ciel... Oul-Har-Yaïm veut dire dans leur langue : la ville qui court après la pluie. Cette cité n'existe nulle part, votre grandeur... Nulle part dans le désert...

Ce jour-là, j'appris de Nésias comment les Harriks savent reconnaître les vents qui portent la pluie, et comment ils les suivent jusqu'à ce que les nuages crèvent et ressuscitent la vie

du désert... La vie du désert... Je doutais alors qu'elle existât, en dehors des barbares et de leurs affreuses bêtes de somme. Pourtant, ce fut le même jour que je découvris ce majestueux seigneur des terres noires, vénéré des Harriks, qu'est le ualpa...

Longtemps, je crus que notre caravane approchait d'énormes rochers ronds. Mais à voir l'excitation qui transparaissait chez les Harriks, à entendre le murmure qui parcourait leurs rangs, je compris que j'allais assister à quelque important événement. Ce que je prenais pour des blocs de pierre s'avéra être un groupe de gigantesques végétaux noirâtres, bulbeux, dix fois plus volumineux que la plus grosse de nos tentes, entièrement couverts d'épines acérées longues comme un bras d'homme. Les racines d'un ualpa couvrent une surface de plusieurs hectares et s'enfoncent parfois à des centaines de mètres de profondeur. Lorsqu'une pluie les arrose, ils se gorgent d'eau et peuvent attendre vingt ans l'ondée suivante. Ils fleurissent rarement, mais leurs graines ailées, portées par les vents, essaiment au loin et sont capables, elles aussi, de résister très longtemps jusqu'à la pluie qui les fera germer.

Six ualpas avaient poussé à l'endroit où nous venions d'arriver. Les Harriks se consultèrent longuement puis semblèrent choisir une des plantes géantes. Treize d'entre eux formèrent un cercle autour du végétal épineux et entonnèrent un chant étrange, lancinant, d'une douceur qui me parut surprenante venant de ces sauvages guerriers. J'appris beaucoup plus tard que les Harriks demandaient ainsi au dieu ualpa la permission de prendre son eau. Puis ils s'avancèrent tout près de l'énorme plante, et l'un des hommes appliqua contre l'écorce noire et craquelée une sorte de long trocart ; un autre brandit un maillet et commença à enfoncer le tube dans le ualpa. Et soudain, un liquide épais et verdâtre se mit à sourdre du trocart. Un Harrik le recueillit dans son outre, et lorsque elle fut pleine, il céda sa place à un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que onze hommes eussent rempli leur récipient. Onze panses de arougs... Ainsi est la loi des habitants des terres noires. Jamais le tribut qu'ils prélèvent sur le dieu ualpa ne doit excéder le contenu de onze estomacs de arougs ; malheur à ceux qui fe-

raient périr un végétal géant en lui prenant trop d'eau, car leur clan serait maudit et chaque guerrier harrik chercherait à punir leur sacrilège...

Lorsque le trocart fut retiré du flanc du ualpa, quelques gouttes de sève tombèrent sur le sol, luisant au soleil comme une poignée d'émeraudes, et la plaie de la plante sacrée se referma, telles des lèvres noires qui se seraient closes doucement. Les treize Harriks entonnèrent un autre chant, plus gai, plus enlevé, puis se retirèrent avec leur précieux butin. Pour la première fois, j'éprouvai envers ce peuple dont j'étais devenu l'esclave, et que jusqu'alors je considérais comme un ramassis de cruels primitifs, une confuse admiration...

Nous marchâmes encore longtemps. Combien de jours ? Je ne saurais le dire... Nous étions trente-deux esclaves, trente-deux sur les centaines du début. Nésias survivait encore, par miracle sans doute, et je devais porter son fardeau pour qu'il puisse suivre la caravane. Mais le garder près de moi me permettait d'apprendre tout ce qu'il savait de la langue des Harriks et de leurs coutumes, et cela me semblait un prix plus que suffisant. J'étais surpris de ma propre résistance, moi que rien dans mon existence passée n'avait préparé à de telles épreuves. J'étais habité d'une grande énergie, et d'une grande soif de progrès. Puis un matin, alors que nous étions sur le point de faire halte et de dresser le campement pour laisser passer les heures chaudes, une clameur retentit parmi les Harriks :

— Oul-Har-Yaïm !...

Nous reprîmes la marche, accélérant notre allure tant l'allégresse de nos maîtres était contagieuse, et je la découvris, elle, la ville qui court après la pluie, des milliers de tentes claires et d'arougs bruyants répandus comme des papillons blancs sur une prairie en fleurs... Oui... Une prairie... Pas le désert, pas la poussière noire des hautes terres, mais de l'herbe, de l'herbe verte, à perte de vue ! J'étais enfin arrivé dans la cité de Tas-Aongor le grand hamam, cette fabuleuse Oul-Har-Yaïm qui venait, en plein cœur du désert, de rattraper la pluie (.....)

Le vent sec et brûlant qui remonte en tourbillonnant des basses terres s'est abattu sur nous. Des arougs agités et inquiets ont renversé ma tente et bousculé les quelques affaires que je possède. La plus grande partie de mes mémoires a été emportée par la tempête, dispersée, mêlée à la poussière noire du désert. Seuls mes premiers feuillets manuscrits, restés coincés au fond de mon paquetage, ont échappé à la destruction. Cet événement me laisse presque indifférent. J'ai relu cette histoire que j'ai commencé à écrire il y a trois ans et sept mois ; mon histoire... Et j'ai songé au temps qui s'est écoulé depuis mon arrivée à Oul-Har-Yaïm, ce temps que j'ai voulu figer sur du parchemin pour des raisons que je ne comprends plus guère maintenant, ce temps qui vient de retrouver sa vraie place puisqu'il s'est envolé, emporté par le vent...

Je continue à écrire, sans doute parce qu'il est difficile d'arrêter une tâche poursuivie depuis si longtemps ; par habitude, machinalement. La vie est une chose étrange. J'ai rédigé des centaines de pages pour décrire mon existence parmi les Harriks, cette existence qui devait sans doute me paraître interminable étant donné le nombre de lignes que j'ai consacré à sa narration. Pour raconter quoi ? Aujourd'hui, tout cela me semble incroyablement contracté, contracté en un point minuscule qui pourrait tout aussi bien être une semaine, un jour, une seconde...

Les mots tracés en encre de bile d'aroug sur des feuillets en peau d'aroug se sont désintégrés dans le grand vent qui balaie les hautes terres. Les souvenirs restent, dans un coin étroit de mon esprit : mon apprentissage d'esclave, le dépeçage de l'aroug, le tannage du cuir, le travail de l'os et de la corne ; ma découverte de sensations nouvelles, celle de l'humidité dans les souffles porteurs de pluie, celle du sable qui mord la peau au cœur de la tempête, celle des ablutions sans eau, en se frottant le corps avec de la poussière ; la mort de Nésias, le petit bâtard intrépide qui achetait autrefois aux Harriks leur cristal Imrül brut et qui m'a enseigné tout ce qu'il savait de leur langage ; mes efforts pour écouter, pour connaître, et ce jour où pour la première fois je me suis exprimé en harrik ; les trans-

formations qui se sont opérées en moi, mon corps qui s'est fait sec et dur, mon esprit qui est devenu fort et tenace ; l'intérêt de mes maîtres pour ma connaissance de leur langue jointe à celle de six autres, et mon passage du rang d'esclave anonyme à celui d'interprète, avec la possibilité d'écrire et de rédiger mes mémoires ; les guerres entre les tribus harriks, l'ambition de Tas-Aongor de devenir le suprême hamam de tout son peuple, les embuscades, les batailles, les tractations ; cette rencontre entre mon maître, le seigneur de Oul-Har-Yaïm, et les négociateurs d'un clan ennemi qui tentèrent de l'assassiner par surprise ; mon geste alors, qui fut de m'interposer et d'arrêter le bras armé qui menaçait Tas-Aongor ; et le regard que les Harriks posèrent sur moi, qui cessa d'être le regard d'hommes pour une chose et devint celui d'hommes pour un autre homme...

J'ai appris sur ce monde noir et sec le vrai sens du mot « vie », ce cadeau inestimable qui n'est pas dû et donné à partir du moment où l'on naît, mais qui doit être mérité, gagné chaque jour, chaque instant...

Mes prétentieux mémoires me paraissent bien futiles devant l'immense désert de roc, le dieu soleil qui peut dispenser la mort ou la vie selon les réelles capacités de ceux qu'il éclaire, la poursuite des nuages et le spectacle enchanteur du réveil de tout un univers qui dormait sous la poussière et surgit en quelques heures à l'appel de la pluie...

J'ai déclaré continuer à écrire par routine, et sans doute la force de l'habitude intervient-elle pour beaucoup. Mais si je suis objectif, ma principale motivation n'est pas celle-là. Non, c'est un besoin impérieux de parler de celui dont je suis devenu l'esclave personnel, l'interprète, celui à qui je n'ai pas sauvé la vie car je doute que quiconque puisse l'abattre quelle que soit sa force, mais qui m'a fait l'honneur de me laisser lui porter secours ; celui qui deviendra certainement hamam du peuple harrik tout entier, Tas-Aongor, le seigneur de la guerre.

Il faut que j'exprime tout ce que je sais sur lui. Mon désir d'écrire avait une autre origine au début, car je ne le connaissais pas. Maintenant, je dois laisser au monde un témoignage

de ce que j'ai découvert auprès de mon maître, un appel qui je l'espère sera entendu :

Tas-Aongor n'est pas humain, et si les dieux existent, alors il est l'un d'entre eux qui a pris notre forme pour venir parmi nous...

Chapitre II

Le destin d'un homme est-il ce futur inexorable, ce chemin déjà tracé dont il est impossible de s'éloigner, ou bien une pâte malléable à laquelle sa volonté peut donner forme ?

Les fatalistes savent accepter ce qui est, voir les liens innombrables qui rattachent toutes choses entre elles ; mais ils sont incapables d'agir pour orienter l'avenir. Ceux qui ne se résignent jamais et luttent contre l'univers entier pour tracer eux-mêmes leur futur commettent l'erreur de ne pas s'intégrer au tout, de ne pas être en harmonie avec le cosmos ; ils ont le désir d'intervenir sur le déroulement de leur existence, mais leurs actions sont désordonnées et vaines.

Lorsque vous posséderez à la fois la sagesse de celui qui sait accepter et la force de celui qui veut lutter, alors vous ne verrez plus la vie comme une route, route tracée d'avance ou route à construire, peu importe...

Vous saurez que le temps est une chimère et que l'existence n'est pas un fil, mais un point.

Et vous saurez que le destin d'un homme est le fruit de son esprit ; il se joue dans cet instant unique de la pensée, cet instant qui dure depuis l'éternité.

Retour vers la source, Bandigo Ikoda

Le soleil venait de disparaître derrière la grande armée noire des pics du Limbu. Le plateau basaltique qui abritait en son sein Faya Nubangui, la ville sombre, était plongé dans l'obscurité. Les vents d'hiver ne soufflaient pas encore ; un silence pesant couvrait les rocs couleur de poix qui s'étendaient à perte de vue...

Un sifflement aigu et une aveuglante lueur blanche déchirèrent le manteau de la nuit ; le vaisseau cosmique vint se

poser sur le grand plateau, tout près de l'entrée de la cité de pierre. C'était un appareil de petite taille, de forme ellipsoïde. Le céramacier lisse et luisant de sa coque étincelait sous le feu du réacteur nucléaire. Puis le brasier qui habitait les flancs du vaisseau s'éteignit ; l'obscurité et le silence reprirent possession du Limbu.

Une grande silhouette, maigre et voûtée, s'éloigna de l'engin interstellaire et s'approcha du monticule de pierres dissimulant l'escalier qui s'enfonçait vers Faya Nubangui. Sepuki Fana revenait enfin sur la planète de son peuple...

En quinze ans, il n'avait pas oublié le lacis de boyaux frais et sombres qui trouait le basalte du plateau, la cité aux neuf sphères de pierre qu'il avait fallu à ses ancêtres neuf siècles pour construire. Il se dirigea sans peine jusqu'au grand vide du sixième lieu ; toutes les portes s'ouvraient devant les sept cercles d'argent brillant sur son bayungui. Il franchit un pont de pierre, traversa des salles, suivit des couloirs tortueux et descendit des escaliers étroits. Malgré l'obscurité totale des souterrains, Sepuki Fana, l'oiseau qui parle, avançait rapidement, avec de grandes enjambées d'échassier. D'immatérielles extensions de son esprit palpaient les parois de roche et le guidaient infailliblement. Il arriva enfin dans un couloir éclairé, lumière unique au milieu de cet univers de nuit. Un jeune Kreel s'y tenait, devant une lourde porte de pierre.

— Salut à toi, jeune manga ! Fari Kombo m'attend !

La voix claire et enjouée du maître du septième cercle fit sursauter le garde, qui était en train de s'assoupir ; malgré son entraînement rigoureux, il avait du mal à vaincre la fatigue qui s'emparait de son corps. Il se redressa et regarda le visage du nouvel arrivant avec une mimique de stupéfaction : jamais il ne l'avait vu auparavant... Les Savaki Makanés n'étaient pourtant pas si nombreux à Faya Nubangui...

— Ne fais pas cette tête, mon garçon ! Tu ne risques pas de me reconnaître : lorsque j'ai quitté la planète, tu n'avais pas encore de nattes sur le crâne !

Sepuki Fana faisait allusion à cette coutume kreel voulant que chaque enfant mâle, lorsque il atteignait onze ans, fût